

À ma mère, à mon père que je n'ai su attendre ni même entendre, mais que j'ai tant aimés.

Si cher que le monde le lui fasse payer, la meilleure part de l'homme est encore de s'émouvoir et de sentir. Goethe (Faust ).

« Quand tu écoutes ton interlocuteur, ou bien quand tu lis, n'accorde pas trop grande signification aux paroles ou même aux phrases entières... Souviens-toi que ton interlocuteur, même s'il ne le veut pas, est obligé d'employer pour s'exprimer les formules toutes faites du langage. Fais attention à l'expression de son visage, écoute le son de sa voix ! Cela t'aidera à atteindre son âme à travers ses paroles. Non seulement dans la conversation mais dans le livre même, on peut saisir le son. Ne fais pas la chasse aux contradictions ; ne discute pas ; n'exige pas des preuves, écoute attentivement. Et plus tard, lorsque tu parleras ton tour, on n'exigera pas de toi des preuves que tu ne possèdes pas et ne peux posséder ; tu le sais bien toi-même. Tu seras convaincu enfin que la vérité ne dépend pas de la logique, qu'il n'y a pas de vérité logique et que tu as le droit de rechercher ce dont tu as besoin comme tu peux et non de raisonner, et que le résultat de tes recherches, s'il y a un, ne sera ni une formule, ni une règle, ni un principe, ni une idée ! » (Chestov).

Je ne voulais pas vraiment oublier ; tout juste me souvenir de ce passé, de ces moments réels ou même imaginaires.

Pour cela il fallait convoquer les mots, les ordonner, produire ou même forcer un sens et faire alors que l'impossible devienne enfin possible ; je devais donc écrire.

D'un amalgame est née cette histoire, faite d'images hétéroclites. Une histoire magnifiée, tout comme ces images ; visions passées ou bien rêvées, toujours les mêmes, sans cesse renouvelées, elles ne nous déçoivent ni ne nous satisfont jamais. C'est cette histoire tragi-comique, à la fois singulière et commune à tous, dont j'ai voulu garder le souvenir... imaginer.

La route avait cessé de serpenter, une interminable ligne droite d'une inclinaison parfaite les acheminait vers les faubourgs de Pinkland.

John et Jenny, par une matinée à nouveau ensoleillée, avaient laissé s'engouffrer cet air frais qui emplissait l'habitacle de leur rutilant véhicule nouvellement emprunté.

La végétation se faisait maintenant plus parsemée ; çà et là quelques habitations émergeaient de cette vaste plaine à l'éclatante fluidité. Tous deux se délectaient d'une petite musique maussade aux sonorités sans relief et dont l'écho s'évanouissait dans un silence assourdissant.

John et Jenny, endimanchés, émerveillés d'eux-mêmes, se regardaient et s'écoutaient. La voie était tracée, ils ne pouvaient qu'arriver à bon port. D'ailleurs leur vision de Pinkland se faisait plus précise. Ils parvenaient maintenant à la périphérie du centre. Des rues peu animées, aseptisées, surgissaient les mêmes véhicules, copies conformes issues d'un même moule. Quelques piétons égarés demandaient leur chemin à des passants dont les conseils peu avisés les invitaient à consulter les innombrables plans mis élégamment à la disposition des nouveaux arrivants. « Vous êtes ici ! », pouvaient lire ces derniers ; pas de doute possible, ils étaient bien à Pinkland.

Fallait-il encore qu'ils puissent déchiffrer l'interminable liste des rues et avenues partiellement effacée par des pluies répétées. Des employés de mairie peu scrupuleux avaient en effet probablement mis beaucoup

d'application à ne pas recouvrir ces précieux plans par le revêtement prévu à cet effet. À cela s'ajoutait parfois un obstacle de taille dont l'éventualité n'est pas toujours envisagée : la peur panique d'être perdus pour certains passants en proie à des égarements fréquents peut transformer la lecture de ces indispensables plans en la traduction d'un véritable langage ésotérique réservé à quelques initiés sains de corps mais surtout d'esprit.

John et Jenny, eux, avaient sans peine trouvé leur lieu de rendez-vous. Il s'agissait d'un restaurant à l'architecture anonyme, fondu dans un ensemble dont l'homogénéité désolante n'avait d'égale que la froideur des lieux. C'est du moins ce qu'ils croyaient avant qu'ils n'y pénètrent. A l'ambiance austère à laquelle ils s'attendaient s'était substitué un sentiment de déjà vu ; ou plutôt de déjà vécu.

Accueillis par un serveur à l'éternel sourire de bienvenue, onctueuse politesse, ils prirent place lui rendant grâce de ne pas avoir encore mis les couverts. Ce qu'il fit peu après, ils purent ainsi se mettre à table sans avoir la très désagréable impression d'être arrivés trop tard et d'avoir fait subir à leur invité un très indélicat retard.

John et Jenny, en effet, avaient un sens aigu de la ponctualité. Aussi, s'évertuaient-ils, probablement plus John que Jenny, à respecter avec la plus grande exactitude qui soit les horaires des rendez-vous qu'ils avaient eux-mêmes définis ; quant aux lieux et heures auxquels il leur était parfois fixés des rendez-vous, il arrivait souvent, aussi curieux que cela puisse paraître, qu'ils les oubliassent... tout simplement.

Mais ce cas de figure n'était, ce jour-là, pas d'actualité. D'ailleurs, leur invité venait d'entrer précipitamment mais très professionnellement, non sans avoir été préalablement délesté de sa reluisante veste jaune et or par un réceptionniste plus que zélé dans l'aide spontanée, mille fois répétée, à prodiguer à tout client franchissant le seuil de ce très respectable et même vénérable établissement.

Ce sympathique invité à l'allure bienveillante s'orientait maintenant vers John et Jenny. Ces derniers le saluèrent fort respectueusement bien qu'il ne fût encore qu'au tout début de l'allée principale ; elle même coupée approximativement vers ses deux tiers par une autre allée secondaire et perpendiculaire.

La table de John et Jenny était pratiquement et fort étonnamment placée au point d'intersection de ces deux axes majeurs. Leur invité s'y fit conduire allègrement, toujours par le même et très attentionné serveur à l'éternel sourire de bienvenue, lequel était plus que jamais porté par un désir pressant d'effectuer son inutile office.

- Bienvenue au nouvel Hyménée, s'exclama John, toutefois avec une certaine retenue ; probablement devait-il penser qu'un tel lieu ne se prêtait pas totalement à une trop ostentatoire manifestation aussi spontanée et sincère fût-elle.

Jenny, elle, se contenta de lui adresser un sourire empreint d'une grande naïveté, presque juvénile.

Leur invité les remercia et s'excusa platement pour les quelques minutes de retard qu'il leur avait fait subir et dont on aurait pu croire, tant sa sincérité était grandement feinte, qu'elles leur avaient été infligées pour mieux leur laisser désirer sa venue. Le désir se nourrit de l'absence, ou même parfois d'un simple et singulier retard. Bien sûr, John et Jenny ne le savaient pas encore. Plus tard, ils devaient en faire la cruelle expérience.

Mais pour l'instant, pleins de ravissement devant leur interlocuteur, ils avaient hâte d'entendre ses sages paroles. Ce qu'il ne fit évidemment pas. M. Neymo répugnait à parler affaires, un tel lieu ne s'y prêtait pas selon lui, tout juste était-il venu pour honorer l'invitation qui lui était parvenue puis, éventuellement, venir charitablement en aide à un jeune couple dont la candeur forçait la sympathie. Mais il n'était pas encore tout à fait résolu à partager dans l'immédiat leur lot de très intolérables déconvenues.

John et Jenny voulaient s'établir à Pinkland, élire domicile dans un havre de paix et cela pour l'éternité d'une existence qu'ils imaginaient sans écueil. Une interminable ligne droite sans ennui, croyaient-ils.

La table à laquelle s'était installé maintenant leur invité avait fait l'objet d'un soin tout particulier. Elle était recouverte d'une somptueuse nappe à la blancheur lumineuse ; un blanc couleur de neige dont la froideur apaisante contrastait avec la luminosité presque surnaturelle due aux multiples chandeliers abondamment disposés autour d'eux. Sobrement décorée, cette table irradiait pourtant ses convives, un puissant éclairage

habilement disposé à la verticale de leur lieu de rencontre n'y était très certainement pas sans raison. Quand il avait enfin décidé de dispenser ses précieux conseils, M. Neymo, faiseur de mots, ne faisait pas dans un style épuré : il avait l'art et la manière de pratiquer la dilution verbale. En fait, il s'agissait plutôt d'un savoir-être lequel se mouvait au fil des mots en un savoir-faire.

Ainsi, ses clients finissaient, invariablement, par succomber aux charmes hypnotiques de son discours à la vacuité redondante et à l'intérêt désolamment vénel. S'il lui arrivait parfois de s'égarer dans les méandres de son histoire personnelle, histoire qu'il savait aisément renouveler afin que ses futurs clients dupés puissent la trouver un tant soit peu parlante, il ne perdait jamais de vue, cupidité professionnelle oblige, qu'un objectif, une fois ciblé, se devait d'être atteint. Un client judicieusement orienté, par un habile discours, une gestuelle appropriée, finissait fatalement par être délesté, plumé, rendu à son originelle niceté, en un mot : détroussé.

- Vous avez donc établi à Pinkland ? C'est un choix éclairé, plein de bon sens et dont vous ne pourrez que vous féliciter.

Croyez bien que vous ne regretterez aucunement d'avoir fait appel à nos services. En effet, qui mieux que nous serait en mesure de vous tirer de la très embarrassante situation dans laquelle vous vous êtes placés ?

Un court silence succéda à cette dernière question-réponse. John et Jenny avaient été conquis. Aussi, manifestèrent ils ce sentiment de conviction non pas en versant dans une niaiserie consensuelle comme peuvent le faire de nouveaux convertis mais plutôt en n'envisageant pas l'éventuelle possibilité d'un tout autre choix plus raisonnable, celui-ci. M. Neymo comprit tout de même qu'il fallait faire vite, ne pas parler en vain ; ainsi, les pressa-t-il en ce sens.

- J'ai une offre qui, au demeurant, devrait combler parfaitement votre cruelle attente. Il s'agit d'une résidence de grand standing dans laquelle nous a été confié très récemment, en exclusivité, un ravissant appartement. Il présente de nombreux atouts ; outre sa superficie et son agencement peu communs, situé les hauteurs de Pinkland, il est, par la vue exceptionnellement imprenable qu'il offre, un produit d'une grande rareté.

Je ne vous cache pas qu'un tel produit, dès lors qu'il est mis sur le marché, est toujours unanimement convoité.

- Mais quel est donc son prix, osa s'inquiéter John dont la faculté de raisonner n'avait pas été encore totalement dissoute dans le sirupeux discours du très mielleux M. Neymo ?

- Mon cher monsieur, il ne s'agit pas là de parler du coût d'un quelconque investissement. L'offre que je vous présente est unique. Un tel produit mis sur le marché ferait l'objet de toutes les convoitises. Dès lors, sa valeur ne cesserait de croître franchissant même, probablement, les limites du raisonnable. Non, vraiment, seuls d'heureux élus, pleins de discernement seraient à même d'apprécier en priorité l'opportunité qui s'offrirait à eux. J'ai donc tout naturellement pensé à vous. Ce choix s'est imposé à moi telle une révélation, après avoir eu de vos nouvelles pour me faire part de vos attentes, de votre désir grandissant de mener parmi nous une existence paisible. Sensible à votre inquiétude récurrente et surtout et avant tout à l'écoute de vos espoirs déçus, je n'ai eu d'autre choix, guidé par une motivation purement caritative, que de vous présenter l'offre tant convoitée que vous savez. J'ai fait cela en ne pensant presque exclusivement qu'à vous et dans l'espoir, ne le cachons pas, de ne pas voir une telle proposition livrée à l'avidité concupiscente de clients peu scrupuleux prêts à en négocier le prix. Non vraiment, cette offre m'est apparue comme le seul lénitif à tous vos maux.

Béatement conquis, John et Jenny, ne purent formuler la moindre parole tant leur sentiment grandissant d'être les heureux bénéficiaires d'une opportunité peu commune avait atteint son point d'orgue.

M. Neymo, lui, savourait cet instant où le désir qu'il avait fait naître était l'annonciateur d'une future et belle promesse à venir. Une promesse de vente pour le moment annoncée, avérée, sans nul doute dans un très proche avenir. Toutefois, même si la partie était bien engagée, elle n'en était pas pour autant conclue. Il lui fallait donc tirer profit de la présente cécité de ses futurs clients dupés. Un tel état d'égarement ne pouvait bien évidemment pas perdurer ad vitam aeternam. Mais il ne fallait tout de même pas se précipiter, il serait toujours temps de plumer ces pigeonneaux, car cette variété de volatile peut ne pas s'avérer aussi confiante que ce que l'on peut croire et le risque est grand alors de ne pas

passer à table. Aussi, leur suggéra-t-il tout naturellement de prendre un rendez-vous ; pure formalité afin qu'ils puissent enfin s'extasier et vérifier que les qualificatifs empruntés pour la description d'une telle offre n'étaient que de doux euphémismes. Une visite s'imposait dans les plus brefs délais; « battre le fer quand il est chaud »; telle était l'une des devises préférées de M. Neymo.

- Fixons-nous donc ce rendez-vous? Ce n'est pas qu'il y ait lieu de se presser, mais je me réjouirais de vous faire visiter au plus tôt ce lieu d'une telle rareté tant par ses caractéristiques que par son emplacement. Cela constituera pour moi une grande satisfaction que de voir aboutir une démarche tout à fait altruiste et largement motivée par le désir de soulager un jeune couple, si sympathique, d'une inquiétude récurrente et pleinement justifiée.

Le rendez-vous fut pris. La visite s'annonçait sous les meilleurs auspices non pas qu'elle fût parfaitement et minutieusement préparée par M. Neymo (ayant totalement fois dans le caractère exceptionnel de ses produits, il lui suffisait simplement de les voir en même temps que ses clients) mais parce qu'elle ne pouvait être que le point d'aboutissement tant espéré d'un jeune couple en quête d'un lieu propre à combler leurs espoirs les plus anciens ; bien antérieurs même à la naissance de leur relation fusionnelle.

Au terme d'un repas dont les plats furent servis toujours par le même et très zélé serveur, le tout avec une telle diligence qu'il serait vain de se livrer à une quelconque énumération, le très convaincant M. Neymo prit congé bien obséquieusement de ses clients nouvellement charmés, les laissant, le dessert, le café, l'addition...apprécier. Raccourci au seuil de l'allée principale, M. Neymo n'oublia pas de glisser, généreusement un conséquent pourboire au même serveur le remerciant ainsi, une fois de plus, de son indéfectible professionnalisme.

Toujours aussi captivés par l'écho fuyant des sages paroles de M. Neymo, John et Jenny, décidèrent de quitter les lieux. Sans peine, ils trouvèrent le chemin de la sortie, salués, in-extremis, par un négligeant sourire surfait. Qu'avaient-ils fait de leur lucidité ? John et Jenny, malgré leur jeune âge, n'étaient pas pour autant entièrement dépourvus de bon sens. Tous deux, dans des domaines bien opposés, ne possédaient-ils pas

des connaissances qui de prime abord auraient dû s'additionner dans une salvatrice complémentarité ? Charmés, envoûtés de la sorte ; cela dépassait tout entendement. Rien dans leurs compétences professionnelles respectives ne laissait présager qu'ils aient pu faire preuve d'un tel aveuglement. Un conseiller sans illusions sur les ressources humaines, une apprentie psychologue: ils étaient donc, l'un et l'autre, mieux placés que quiconque pour percevoir la duperie d'un bien nommé M. Neymo ainsi que celle de ses nombreux clones qui prospéraient à Pinkland même.

De retour à leur véhicule, ils décidèrent de quitter Pinkland sans plus tarder avec en tête la volonté d'y retourner au plus tôt.

Au moment d'ouvrir les portes, ils furent accostés par un passant visiblement égaré, en quête du lieu-dit : « Thestationplease ? ». John et Jenny ne comprirent pas un traître mot de cet étrange langage qu'ils avaient bien du mal à décoder. Il leur semblait pourtant y avoir déjà eu recours, eux-mêmes, autrefois. Ce n'est qu'au bout de longs instants d'incommunicabilité partagée qu'ils finirent par décrypter une phrase enfin sensée : « Can you conduct me to the station, please ? » Un large sourire illumina alors le regard de John et Jenny ; ils allaient pouvoir à leur tour jouer le rôle de bons samaritains.



Gay tenait une boutique d'objets des plus innommables. La devanture de son officine ne laissait pas entrevoir qu'une fois avoir franchi la porte, un véritable capharnaüm s'offrait aux regards déroutés des clients, pourtant avertis, qui s'étaient risqués et préparés à une périlleuse visite exploratoire. Il fallait, en effet, parvenir tout d'abord à franchir le seuil pour s'introduire à ses risques et périls, aux abords des premières antiquités qui menaçaient depuis toujours de s'effondrer, éternels vestiges d'un passé dont Gay ne pouvait s'extraire. Il y était terriblement attaché. Dans cet espace hors du temps, les lois les plus élémentaires de la physique (dont la gravité, entre autres) semblaient ne plus avoir cours. Le temps passé avait fusionné en un état originel en marge du temps présent. Ce temps passé s'y était arrêté (Depuis combien de temps? Nul ne le savait.) ; ce n'était plus qu'un espace semi-obscur. Gay lui-même trônait, imperturbablement, sphinx hiératique, fixé à son indéboulonnable tabouret de cabaret qui l'avait sauvé, in- extremis, au terme d'une exploration nocturne, un soir de grande beuverie. Gay était toujours très peu parlant sur l'origine des objets qu'il découvrait. Il était même, à juste titre, devenu très méfiant depuis que le bruit avait couru selon lequel le fameux tabouret ne provenait peut-être pas d'un établissement de bonne réputation mais d'un tout autre haut lieu de découverte peuplé de divines créatures nommées péripatéticiennes patentées. Il était très attaché à ce tabouret, objet fétiche, auquel il avait dû son salut le brandissant à la face escroquée du collecteur de billets. De cette péripétie, Gay en avait tiré un très un précieux enseignement : il lui faudrait à l'avenir faire preuve soit d'une plus grande discrétion lors de ses tribulations nocturnes, soit orienter ses recherches vers d'autres sites dont les perspectives culturelles seraient probablement plus limitées.

« Gay, c'est moi, John ; ouvre ! » John, après avoir prononcé à haute voix ce sésame sans effet, se voyait régulièrement dans l'obligation de tambouriner à la porte de la boutique de Gay. Ce dernier était

partiellement atteint de surdité et craignait toujours qu'un improbable cambrioleur ou critique d'art averti ne pénétrât dans sa boutique pour y dérober on ne sait quelle relique. Aussi prenait-il soin de verrouiller à triple tour l'imposante porte blindée qu'il avait fait installer par l'une de ses nombreuses connaissances dans une branche parallèle du milieu très clos de la serrurerie. Peut-être voulait-il aussi se prémunir contre la visite inopportune d'un des hommes du fisc ou de tout autre représentant d'un groupuscule d'État prêt à spolier ou même à rançonner outrageusement l'honnête commerçant amateur d'art qu'il était. Gay était l'ami de John. John était très attaché à Gay. John l'aimait comme un père mais il ne le savait pas encore. Gay avait pour John une infinie tendresse, une affection toute paternelle qui jamais ne tarissait. Gay l'aimait comme un unique fils qu'il n'avait pu voir grandir. Cela aussi, John ne le savait pas encore ; il ne le comprit que bien plus tard. Entre-temps, Gay, avait su rester à la fois proche et distant de John ; il s'était aussi appliqué à parfaire l'éducation de John car il ne le trouvait pas très doué pour le bonheur. De plus, Gay, le jugeait même d'une ignorance encyclopédique pour ce qui était des choses de la vraie vie, « la matérielle, entre autres », celle à laquelle vous êtes attachés précisément parce qu'on vous l'inflige et qui ne pardonne pas si on la rate.

Bien souvent, Sergueï venait rendre visite à Gay. C'était dans sa boutique que John avait fait sa connaissance. Sergueï était un homme de haute taille, à l'allure imposante. Il était bien moins âgé que Gay. De son regard charmeur, envoûtant, presque reptilien, Sergueï, avait appris à tirer parti pour capter l'attention de ses interlocuteurs. Ce personnage charismatique pratiquait avec une habileté peu commune l'art de la séduction. Il savait aussi généralement faire preuve d'une grande empathie, d'un sens de l'humain peu ordinaire à l'égard de ceux dont il avait fait le choix de capter l'attention. Bien évidemment, cette faculté, il ne l'exerçait qu'envers un nombre limité de nouveaux venus avec

lesquels il espérait voir s'établir durablement une relation de partage. Avec l'immense majorité des amateurs d'art explorant la boutique de Gay, Sergueï se contentait de se livrer à une observation très discrète, empreinte d'une grande neutralité. Il laissait Gay à sa pratique inégalée dans l'art d'orienter un client atterré par l'amoncellement d'objets aussi douteux tant par leur provenance que par leur authenticité. Sergueï, tout au plus, se contentait-il de lui suggérer de ne pas pratiquer un tarif unique, et cela quel que soit l'objet péniblement exhumé. C'était avant tout, selon lui, plus un problème de déontologie que de crédibilité commerciale. En uniformisant la valeur d'objets antiques aussi exceptionnels, Gay, ne risquait-il pas, selon Sergueï, de faire tort à toute une profession et d'éveiller chez elle un sentiment de doute quant à ses compétences d'esthète ? Mais Gay ne partageait pas la même logique. « L'art a les siens », se plaisait-il à marteler obstinément. Ce qui faisait dire à Sergueï que non seulement en plus d'être atteint de surdité et d'une cécité dues à de trop longs séjours dans son antre, Gay présentait aussi des troubles du raisonnement, signes indubitables d'une sénilité naissante. En effet, depuis le temps qu'il connaissait Gay, Sergueï ne l'avait presque jamais vu quitter son repaire, de plus, il lui semblait aussi que le temps n'avait pas de prise sur lui. Comme il aimait beaucoup plaisanter sur ce sujet, il n'hésitait pas à le présenter à quelques familiers des lieux comme un être chthonien ou même encore comme la preuve vivante d'un processus abouti...de momification. De cela, là encore, Gay, n'avait cure. Mais Sergueï d'en venir finalement à regret au constat suivant : « Gay, bipède à station verticale, nous enterrera tous. » Gay laissait Sergueï exercer son art de l'éloquence ne l'enviant aucunement de ne pas posséder la même facilité d'élocution qui lui aurait été pourtant bien utile, surtout lorsqu'il fallait convaincre un client ébahi par la maladresse avec laquelle, après avoir extrait un vulgaire objet d'un sombre recoin, il s'évertuait péniblement à le présenter comme une

rarissime pièce de collection en provenance directe d'un mystérieux mais très prometteur gisement récemment découvert.

Sergueï était l'ami de John. John portait à Sergueï... une admiration sans limite. Sergueï, tout comme Gay, savait que John était très attaché à lui. Sergueï avait compris cela bien vite et lui avait dit sans l'exprimer vraiment tout en le lui disant et lui avouant tout aussitôt, qu'il acceptait finalement d'occuper une place vacante ; la place d'un vieil ami bienveillant. Mais ce qu'éprouvait Sergueï pour John était de nature plus profonde. Tout comme Gay, il lui témoignait une affection toute paternelle, une immense tendresse muette dont il savait très bien qu'elle ne serait jamais entachée par une quelconque déception. Avec le temps, il voulait que John fasse sienne une inébranlable vérité. Cette vérité, John, n'imaginait pas qu'un jour lointain elle revêtirait une dimension testamentaire. Cette vérité, sa vérité, il n'avait jamais cessé de l'énoncer ; elle tenait en peu de mots : « John, nous ne sommes liés les uns aux autres que pour mieux apprendre à nous quitter. Ce renoncement nécessaire pour moi, pour toi, sera peut-être salvateur. Ne sois pas triste, « rien ne meurt jamais vraiment, tu sais. » « Ça y est, l'oracle a parlé. », répliquait John, dissimulant ainsi une crainte dont il savait très bien qu'un jour ou l'autre elle pouvait se révéler pleinement justifiée.

Mais pour l'heure, John apprenait beaucoup de Sergueï. Passionné par l'étude des civilisations orientales, il lui communiquait son engouement pour un savoir dont John ne soupçonnait même pas l'existence. Sergueï avait beaucoup voyagé et continuait régulièrement à s'expatrier pour des séjours prolongés dont il revenait toujours plus riche de souvenirs magnifiés, toujours plus désespéré par l'obsédante et cruelle réalité de la misère humaine. Gay et John étaient toujours inquiets avant les départs de Sergueï, toujours fébriles et soulagés de lourdes craintes lorsqu'ils apprenaient le retour proche de leur ami intime, éternel voyageur, toujours à la recherche d'un ailleurs qui le fuyait continuellement. À moins que ce ne soit Sergueï lui-même qui, pour alimenter son goût immodéré, son insatiable passion des autres, ne se fixait que des obstacles plus infranchissables les uns que les autres. Lorsqu'il ne voyageait pas, Sergueï était toujours animé de la même passion pour un

ailleurs dont il ne pouvait fixer les limites que pour mieux les reculer, encore et toujours.

De retour à son port d'attache, Sergueï avait pour habitude de faire à Gay et à John le récit de son voyage. John était béat d'admiration et buvait ses paroles ne faisant pas le moindre discernement entre ce qui était de l'ordre d'une réalité peu commune et ce qui relevait probablement d'une affabulation avérée. Mais cela, finalement, importait peu à John tout comme à Sergueï lui-même qui savait bien au fond de lui que John n'accordait qu'une importance toute relative à la véracité de ses paroles. Par ces récits, John, quittait un espace clos, cet espace qu'il avait lui-même en partie édifié et dans lequel, peu à peu, il se savait condamné à une asphyxie certaine. Dans ses récits, Sergueï leur parlait beaucoup de l'Inde. Depuis de longues années, il s'y rendait régulièrement ; c'était en quelque sorte sa patrie d'adoption. Là-bas, il était tour à tour marin-pêcheur, commerçant malchanceux (toutes proportions gardées, il avait un sens du commerce guère plus développé que Gay), ou même encore acteur de renom, avec pour seule perspective le mince espoir de figurer dans un péplum local, made in India, of course. Il n'en finissait pas de décliner des identités toutes plus improbables les unes que les autres. Une seule pourtant n'était jamais évoquée ; celle d'un être éternellement en fuite pourchassé par un passé dont il ne voulait et pouvait se défaire, une triste histoire avec laquelle il ferait corps jusque dans la mort. Bien plus tard, John apprit qu'une des raisons de ses nombreux départs était l'amour qu'il avait, depuis bien longtemps, pour une femme. Il aimait une femme qu'on ne pouvait aimer et qui peut être avait fini par ne plus l'aimer... vraiment. Mais il avait été accepté, adopté par toute une famille ; celle qu'il avait choisie, celle qui, malgré ses différences, l'avait reconnu comme l'un des siens.

De ce point de vue, John était semblable à Sergueï. Il lui semblait occuper une place qui n'était pas la sienne. Malgré tout l'amour que lui témoignait sa famille ou ses proches, John ne se reconnaissait pas dans le rôle qu'on attendait de lui. Son espace n'était pas le sien, son identité ne lui appartenait pas ; il étouffait, toujours oppressé par une histoire personnelle à laquelle rien ni personne ne pouvait le sauver. Il se croyait en perdition.

Toujours obsédé par la recherche d'un sens à son existence, son jeune âge et son passé n'y étant pas pour rien, John, laissait transparaître son mal être par de lourds silences, une infinie tristesse ponctuée par quelques sursauts d'hilarité déclenchés, entre autres, par les récits épiques des aventures nocturnes de Gay. Sergueï, dans un tout autre registre, de prime abord diamétralement opposé, savait fort bien extraire John à son enlissement récurrent. Selon lui, les causes de son mal-être n'avaient rien de terrifiant et en aucun cas ne devaient susciter une quelconque pitié. John n'était pas un héros tragique et la majesté de sa tristesse n'était que très relative. John, selon Sergueï, était tout simplement humain ; il devait s'extirper de son passé ; il ne pouvait certes pas effacer sa propre histoire mais seul devait compter le moment présent riche, celui-ci, de belles promesses à venir.

La boutique que de Gay voyait défiler des personnalités toutes plus originales les unes que les autres. Ainsi, John pouvait fréquemment contempler le spectacle qu'offrait un échantillon peu représentatif de toute la richesse de la diversité humaine. En effet, si l'on faisait exception des nombreuses cohortes de touristes ignares, la boutique de Gay était essentiellement fréquentée par quelques illustres marginaux, Sergueï y compris, ayant fait de ce haut lieu de l'enfouissement artistique leur point de ralliement. Ainsi par cette représentation, en coulisses, et face à la scène de « la vraie vie », John pouvait parfaire son éducation de jeune ignorant. Cela l'emmenait aussi à porter un regard autre sur ses propres maux.

Les conversations auxquelles il assistait pouvaient être des plus diverses. Elles allaient d'une réflexion dont la dimension avait le sens et la portée d'une philosophie de comptoir, jusqu'à l'évocation détaillée et imagée mais néanmoins très orientée des inénarrables particularités de « la gent féminine ». Éternel séducteur, Gay vouait un véritable culte à la beauté féminine. Don Juan incorrigible, il exerçait avec ferveur tous les attraits de son art et ne désespérait jamais de faire de John un nouveau converti. Dans cette tâche ardue, il pouvait compter sur le précieux soutien de Sergueï. Mais John, mauvais élève, piètre disciple, se montrait peu doué et même très réticent à cet enseignement, au grand désespoir de son vieux maître. Il faut dire que Gay lui-même ainsi qu'un grand nombre de

ses adeptes exprimaient parfois, pour ne pas dire le plus souvent, une conception très particulière des relations avec « la gent féminine », conception que le jeune John avait, rien d'étonnant, bien du mal à faire sienne. Cette conception souffrait d'un manque total de spiritualité et n'envisageait presque exclusivement que le côté purement charnel. Aussi, Gay, grand stratège et docteur ès sexologie, comme il aimait à l'annoncer fièrement à celles qui se risquaient à l'entendre, avait-il recours à des tactiques « de chasse », véritables « pièges à femmes », si efficaces qu'ils auraient bien mérité, selon ses dires, d'être brevetés. Ses tactiques avaient même fini par faire des émules. Ainsi, un de ses plus fervents adeptes, phallocrate notoire, avait fait sien, lui, le dicton selon lequel c'est mal récompenser son maître que de rester élève ; il avait, en effet, transformé un véhicule utilitaire vieillissant en un somptueux lupanar amovible au volant duquel il sillonnait la ville, la " love-mobil ", toujours en quête d'une demoiselle qu'un chevalier galant aurait oubliée. Toujours sur les précieux conseils de Gay, la décoration et l'aménagement intérieur du carrosse n'avaient pas été laissés au hasard: une lumière tamisée, alliée aux charmes d'une envoutante mélodie, accueillait l'heureuse élue délaissée, lui révélant, un à un, les artifices innombrables savamment élaborés par un Don Juan véhiculé mais surtout avisé et face auquel elle ne pouvait qu'inévitablement succomber. John était médusé devant autant d'ingéniosité et de savoir-faire ; les ressources de l'esprit humain atteignaient là des sommets insoupçonnés. Sergueï, lui, se disait que décidément, Dieu merci, Gay ne changerait jamais. Il s'en réjouissait car selon lui Gay avait, par un détournement, trouvé, à sa manière, un extraordinaire divertissement au sens pascalien du terme.

Après de longs moments passés ensemble, John quittait ses vieux amis, le cœur léger, l'esprit toujours encombré des mêmes pensées mais comme anesthésié à l'idée de bientôt les retrouver. Il lui fallait rentrer à pied, ne pas s'égarer dans un dédale de rues toujours en travaux, affronter très souvent une pluie battante car Greyland connaissait un taux de pluviosité anormalement élevé. Un ciel gris coloré de nuages éclusés.